



MARINE ORENGA

Ilona Melville

ET LES ZÉROS DE L'HISTOIRE

Mission 2 :
ALCATRAZ



Gulf stream éditeur



Pour Camille, parce que...
Ra ra Rasputin
Lover of the Russian queen
They put some poison into his wine
Ra ra Rasputin
Russia's greatest love machine
He drank it all and said, "I feel fine"
(Boney M. 1978)

Et pour Serge Kamara, pour qui « les plus belles années
d'une vie sont celles que l'on n'a pas encore vécues ».
(Victor Hugo)

Prologue

Le combiné du téléphone pendouille bêtement au bout du câble entortillé. C'est le genre d'appareil que l'on ne croise plus que dans les musées poussiéreux mais dont ma mère, la brillante généticienne Alice Melville, refuse catégoriquement de se débarrasser.

Le souffle coupé, je l'observe donc qui se balance mollement de gauche à droite. À l'autre bout de la ligne, je perçois la voix de Calamity Jane qui s'impatiente :

— Miss Melville ? Vous m'entendez ? Miss Melville ? Ilona ! Allô allô ? *ARGH ! Nom d'un chauffe-tripes, cet engin infernal fonctionne-t-il seulement ? La technologie moderne n'est vraiment bonne qu'à fourquer aux cochons !*

La nouvelle vient de tomber comme un couperet. Nelson Bamberg s'est évadé ; purement et simplement volatilisé dans la nature. Qui sait de quoi sera fait son prochain coup tordu ? Ce type est capable de tout [surtout

du pire] et n'est obsédé que par une seule idée : délivrer son maître, le terrifiant Évariste le Fou, pour lui rendre son trône d'Empereur des Sept Continents et de la Lune.

— Ilona ? s'inquiète Hanni, clone miniature du légendaire guerrier carthaginois Hannibal Barca [devenu entre-temps mon insupportable et non moins adorable petit frère]. Tu fais une de ces têtes ! Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Euh...

Je connais trop bien cette petite teigne et son léger penchant pour le chaos et la destruction. Un rien est susceptible de le faire entrer dans une colère noire. L'évasion de Bamberg n'est pas le genre de nouvelle que j'ai envie de lui annoncer en personne.

— Et si tu branchais la radio ? je suggère en raccrochant nonchalamment le combiné du téléphone.

Hannibal fronce le nez, l'air de dire que :

1. il n'est pas [encore] mon esclave attiré et que je peux toujours courir pour qu'il obéisse à mes ordres ;
2. il n'est pas dupe de mon habile tentative de diversion et ne lâchera pas l'affaire avant de savoir ce qui se trame.

Le regard frondeur, il se plante devant moi et me fixe avec insistance. Je laisse échapper un soupir exaspéré. Et dire que je pensais être la tête de mule de la famille !

J'allume la radio et recherche la station des informations.

« (...) et ce week-end sur le circuit de Monte Falco, la pilote Jo Lewington signe une victoire écrasante, clouant ses adversaires sur le paddock. Il n'y a pas à dire, la Formule 1, elle a ça dans le sang ! (...) Après dix ans de restauration, la fresque monumentale du *Vieil Homme à la*

Prologue

capucine vient de recouvrer son lustre originel. Le tableau devrait rejoindre dans les prochains jours les salles d'un illustre musée, dont l'identité demeure pour lors secrète. Cette œuvre d'art, sans conteste l'une des plus célèbres [et des plus chères] au monde, avait subi les conséquences dramatiques d'un dégât des eaux dans le loft de feu son créateur, Léon Kamara (...) Mais tout de suite, revenons à l'information principale du jour : les autorités ont confirmé la fuite du criminel Nelson Bamberg, espion et pièce maîtresse du régime despotique d'Évariste le Fou. Bamberg se serait échappé de sa prison du Colorado, déjouant la vigilance de sa geôlière, Calamity Jane. Nul doute que cette nouvelle fracassante va faire suer nombre de nos dirigeants planétaires. Rappelons qu'il aura fallu plus de... »

Inutile d'en écouter davantage. Du coin de l'œil, je toise Hannibal dont les joues ont viré au rouge écarlate. Il vibre telle une Cocotte-Minute au bord de l'implosion. Il finit par sauter à pieds joints sur le plan de travail et brandit le poing, bien décidé à métamorphoser la cuisine en champ de bataille.

— Bamberg... ce... cloporte... je vais en faire **DE LA CHAIR À SAUCIIIIIIISSE !!!**

— Du calme, Hanni. Tu te doutes bien que j'ai déjà réfléchi à un *Plan diaboliquement génial 2.0* ; ce traître n'est pas au bout de ses surprises !

Ce n'est pas complètement faux, mais pas complètement vrai non plus. Depuis l'arrestation d'Évariste et de sa clique, je me suis préparée à tous les scénarios possibles et imaginables, surtout les plus

spectaculaires [et curieusement, j'y tiens à chaque fois un rôle de premier choix].

Je m'allonge sur le canapé et, les pieds posés sur l'accoudoir, je croque nonchalamment dans un cookie à la noix de pécan.

— J'ai anticipé cette situation. En fait, il me suffirait d'une énorme quantité de mayonnaise et...

DIIIIING DOOOOOONG.

Zut ! La porte d'entrée.

Ni une ni deux, Hannibal bondit sur le sol. Je me précipite et, dans un fracas du tonnerre, ouvre la porte à la volée. Nous nous retrouvons nez à nez avec la voisine et ses cheveux emberlificotés dans un méli-mélo de bigoudis bariolés. Je ravale un hoquet de stupeur.

Je ne sais pas trop à quoi nous nous attendions, Hanni et moi : un Nelson Bamberg revanchard, un Évariste en cape de pingouin, ou peut-être une meute d'orques ? À peu près tout hormis cette bonne femme au teint cireux et aux lèvres pincées.

— Ilona, est-ce que c'est la voisine très désagréable à qui on est obligé de dire bonjour quand on la croise ? me demande Hannibal le plus naïvement du monde.

Je me racle la gorge, prête à dégainer une panoplie d'excuses vaseuses à ladite voisine. Par chance, elle ne m'en laisse pas le loisir.

— J'ai là deux messieurs qui ont sonné chez moi par erreur, à la recherche d'une certaine Ilona Melville. Pourquoi ça ne m'étonne pas ? Toujours à se fourrer dans les pires situations, cette *plaie* ! Messieurs, la voilà, faites-en ce que bon vous semble. Et si vous voulez mon

Prologue

avis, le gamin ne doit pas être totalement innocent non plus. Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, il a dégommé mes rosiers du Japon à grands coups d'épée en bois ! Non mais, et puis quoi encore ?

Prenant à partie ses mystérieux interlocuteurs, la voisine s'écarte d'un pas et fait apparaître deux hommes en uniforme, bardés de médailles et de décorations multicolores.

Un sourire irradie mon visage : ce sont le général Marshall et l'amiral Kasparov !

Ce dernier acquiesce avec gravité et répond de sa voix profonde :

— Soyez sans crainte, madame. Nous venons justement arrêter ces deux fauteurs de troubles. Croyez bien que nous veillerons personnellement à ce qu'ils finissent leurs jours au cachot. C'est le moins que l'on puisse faire en réparation de vos magnifiques... euh... rosiers du Japon.

Adossée à l'encadrement de la porte, je croise les bras et hausse un sourcil amusé. Visiblement pas d'humeur à plaisanter [le contraire m'aurait étonnée], Marshall bougonne dans sa barbe :

— Vous avez terminé, Kasparov ? On peut passer aux choses sérieuses ?

Ne s'embarrassant d'aucune convenance, Marshall entraîne son collègue à l'intérieur, claquant au passage la porte au nez de la voisine.

Dans le vestibule, il y a une seconde de silence gênant où je suis à peu près certaine d'entendre une mouche voler. Puis, dans un brouhaha indicible, Hannibal et moi explosons, excités comme deux puces hyperactives.

— C'est génial de vous revoir – même vous, Marshall !
braille Hanni dans les oreilles du général.

J'enchaîne sans leur laisser le temps de dire ouf :

— Fichu Bamberg ! Vous avez besoin de nous pour lui botter les fesses, pas vrai ? Cette vermine ne perd rien pour attendre !

— Ilona a déjà échafaudé un plan génial ! Il nous faudrait juste une tonne de mayonnaise et...

— Dans une semaine maximum, ce vaurien croupira à nouveau derrière les barreaux.

— Bonaparte et Gengis Khan sont sur le coup aussi ?

— La fine équipe réunie, comme à la belle époque ! je conclus, triomphante.

Kasparov et Marshall échangent un regard entendu. Le genre de regard qui signifie : on doit vous parler, et ça ne va pas vous plaire.

L'amiral s'éclaircit la voix :

— Et si nous nous installions tranquillement ? Vous n'auriez pas quelque chose à boire, par hasard ?

*

La scène est surréaliste : deux militaires surgradés assis sur le canapé de mon salon, l'uniforme constellé de miettes de cookies, à siroter un jus de pomme en brique.

— Votre maison est charmante, s'extasie Kasparov dans une tentative assez lamentable de décoincer l'atmosphère.

— Rassurez-moi, amiral, vous n'allez pas me demander ce qu'il y avait au menu de la cantine hier midi ? Vous

Prologue

n'êtes pas venus jusqu'ici pour nous complimenter sur le papier peint des toilettes. Trêve de bavardages, venez-en au fait.

Pour se redonner un minimum de contenance, Kasparov époussette le col de sa veste en feutrine et repose son jus sur la table basse.

— Mademoiselle Melville, il n'y a pas si longtemps, vous nous avez tirés d'un très mauvais pas. L'humanité tout entière – et nous en particulier – vous en sommes éternellement redevables. N'est-ce pas, Marshall ?

En guise de réponse, il n'obtient qu'un vague grognement du général.

— Cependant, nous pensons qu'il est temps pour vous de passer le relais et de... comment dire...

De toute évidence, la patience de Marshall est mise à rude épreuve. Il se relève vivement, bien décidé à prendre en main la suite de cet entretien.

— Ce que Kasparov essaie de vous dire avec *beaucoup trop* de diplomatie, c'est que nous maîtrisons la situation, et qu'il serait on ne peut plus souhaitable que vous, l'adolescente de treize ans...

Je me redresse à mon tour, offusquée par cet affront.

— Bientôt quatorze !

Il esquisse un geste évusif.

— ... que vous, l'adolescente de *quatorze* ans, vous mêliez enfin de vos oignons.

Les poings serrés, je fulmine. S'ils s'imaginent que je vais rester là, les bras ballants, alors que Bamberg se pavane en liberté, ils se fourrent le doigt dans l'œil jusqu'au coude !

D'une loyauté sans faille, Hannibal vole à mon secours.

— Pourtant, vous étiez bien contents qu'Ilona mette son nez dans vos affaires la dernière fois, bande d'hypocrites !

— Ceci est un ordre et ce n'est pas négociable ! aboie Marshall, cramoisi.

Cette croûte en képi croit m'intimider ? Il n'a pas frappé à la bonne porte ! Certes, il me déteste avec un certain talent, mais Kasparov est mon allié, il l'a toujours été. D'un regard suppliant, je l'appelle à la rescousse.

— Amiral ?!

— Je suis navré, mademoiselle Melville. Mais cette fois, je me range du côté de Marshall.

Satisfait de me voir ainsi éconduite, le général Marshall bombe le torse et regagne la sortie en jubilant. Je suis médusée. Si j'avais su, jamais je ne leur aurais proposé mes jus de fruits préférés et, surtout, j'aurais gardé la boîte de gâteaux à l'abri de leurs sales pattes.

Non sans une certaine amertume, je raccompagne l'amiral Kasparov sur le pas de la porte. Il semble aussi désolé que moi.

— La vérité, mademoiselle Melville, c'est que vous êtes en danger. *Vraiment* en danger.

— Vous voulez dire, plus en danger que la fois où vous m'avez suspendue à une paire d'ailes au-dessus de l'océan Austral, avant de me parachuter au beau milieu du quartier général d'Évariste ?

— Ai-je besoin de préciser que c'était *votre* idée ? réplique-t-il du tac au tac.

Nous rions de bon cœur.

— Je suis sérieux. Restez en dehors de tout ça, je vous en conjure, pour votre propre sécurité, celle d'Hannibal

Prologue

et de votre mère. Nous ignorons ce que projette Bamberg mais, après le mauvais tour que vous lui avez joué, vers qui se portera sa soif de vengeance d'après vous ? Vous serez sa première cible. Et s'il devait vous arriver malheur, je ne me le pardonnerais pas.

Devant la maison de la voisine, Marshall s'impatiente, accoudé à la portière de sa grosse voiture impeccablement lustrée. Je ne sais pas quoi répondre à Kasparov. Au fond de moi, je voudrais sincèrement lui faire plaisir, mais comment lutter contre ma vraie nature [à savoir : désobéir] ?

— Est-ce que j'ai votre parole, Ilona ? Vous engagez-vous à veiller sur Hannibal et à attendre que cette affaire se tasse ?

Sauver le monde a quelque chose de grisant, c'est indéniable. Mais laisser faire les adultes compétents et se prélasser devant la télévision, pourquoi pas, après tout ?

La voix empreinte de sagesse, je tapote négligemment l'épaulette de son uniforme.

— Soyez tranquille, amiral, je vais vous laisser régler cette histoire entre gens importants. Mais si vous avez besoin d'un coup de main, vous savez où me trouver.

— Promis ?

— Promis, juré, craché !

Kasparov pousse un soupir de soulagement et m'adresse un dernier signe de main avant de rejoindre Marshall. Je lui renvoie un sourire étincelant, celui d'une jeune fille obéissante et raisonnable [que, comme chacun sait, je ne suis pas du tout].

Car au moment de ma promesse, personne, pas même Hannibal, n'a remarqué mes doigts croisés derrière mon dos.



CHAPITRE 1

Le déluge de confettis

— ARGHHH, je n'en peux plus de ces horreurs ! Ilona, fais quelque chose, par pitié ! pleurniche Hannibal, à deux doigts de la crise de nerfs.

Je ne m'explique décidément pas l'obstination bizarre de ma mère pour les souliers vernis. Pourquoi saisir le moindre prétexte pour nous affubler de ces instruments de torture ? [À vrai dire, je la soupçonne même de prendre un certain plaisir à nous imposer ce calvaire.]

Certes, nous ne sommes pas tout à fait un jour *normal*. Ce soir, au cœur de la capitale, notre camarade Bonaparte est, selon ses propres mots, « en passe d'atteindre l'apogée de son humble carrière ». Après une première vie marquée par la guerre et les conquêtes, ce bon vieux Napoléon s'est reconverti en ambassadeur de la paix avec une efficacité redoutable. Partout où il passe,

les peuples se réconcilient, les frères ennemis se tombent dans les bras, les fusils cessent de siffler et des armistices sont signés comme s'il en pleuvait.

Fort d'avoir rétabli la paix dans le monde [honnêtement, j'exagère à peine], notre empereur des temps modernes ne compte pas s'arrêter en si bon chemin, et a décidé de relever un challenge à la hauteur de ses ambitions.

Dans une interview donnée au prestigieux magazine *Terra Nostra*, Bonaparte dévoilait il y a peu sa dernière lubie en date, mûrie depuis des mois dans son cerveau de génie :

Après cette terrifiante parenthèse Évariste, l'harmonie et la stabilité semblent enfin régner aux quatre coins du globe. Je suis parti en quête d'un nouveau but, un défi qui viendrait chatouiller la corde pacifiste qui vibre en moi.

Lors d'une nuit d'insomnie, une idée m'est apparue telle une illumination : l'art n'est-il pas un dénominateur commun entre nous tous ? Et si, grâce à lui, nous étions capables de bâtir une paix durable et prospère ?

C'était décidé : l'art allait constituer le socle de mon projet universel et humaniste, de cet élan de tous les peuples vers un patrimoine commun. Quoi de plus beau, de plus poignant ? Il me fallait ériger un lieu où toutes les cultures et toutes les époques seraient réunies pour célébrer les civilisations à travers les âges, des plus anciennes aux plus modernes.

Illusoire ? Utopique ? Impossible, me direz-vous ? Ces mots-là n'appartiennent pas à mon vocabulaire.

C'est dans cet esprit que j'ai conçu le muséum des Arts et des Civilisations du monde, que chaque nation

Chapitre 1

est venue enrichir de ses œuvres les plus emblématiques. Vous rêviez de voir se côtoyer La Joconde, le sarcophage de Toutânkhamon, l'armée d'argile de Xi'an ? Ces joyaux seront désormais accessibles à tout un chacun.

Dans un souci d'équité et de justice, si chères à mon cœur, ce musée ne sera le privilège d'aucune ville, d'aucune nation, d'aucun continent. Chaque année il posera ses valises en un lieu, pour déménager l'année suivante, afin que tous les peuples puissent jouir de ces chefs-d'œuvre.

À l'image du général Marshall, nombreux sont ceux qui s'attendent à ce que Napoléon finisse par retourner sa veste et reprenne ses bonnes vieilles habitudes, à savoir :

1. réunir une armée gigantesque ;
2. mettre l'Europe à feu et à sang ;
3. et accessoirement conquérir l'univers.

Mais moi, je n'ai jamais douté de mon Héros à bicorne : le muséum des Arts et des Civilisations du monde est la meilleure manière de clouer le bec à cette bande de rabat-joie. Sans blague, un musée itinérant qui rassemble les œuvres d'art les plus iconiques de tous les temps ? Ce n'est quand même pas du pipi de chat !

Toute la bande des Zéros a été conviée à l'inauguration du muséum. Maman, Hannibal et moi n'aurions manqué ça pour rien au monde. Même Calamity Jane a fait le déplacement depuis son ranch du Colorado. Seul Gengis Khan manque à l'appel, sous prétexte d'une énième retraite spirituelle dans je ne sais quelle grotte perchée dans les sommets enneigés. [Sérieusement, qui est assez barjo pour s'infliger ça de son plein gré ?]

Je déambule au milieu de quelques centaines d'invités triés sur le volet, le long de galeries qui bordent un cloître paisible. D'après ma mère, les mondains ne loupent jamais une occasion d'exhiber leurs plus beaux sourires [et leurs bijoux les plus clinquants].

Au fil de ces allées aux colonnes courbes, de ce jardin luxuriant au parfum d'orange, de cette fontaine gracieuse au clapotis discret, on se croirait coupé du monde.

C'est dans ce décor raffiné que le muséum des Arts et des Civilisations du monde a élu domicile pour son vernissage en grande pompe.

Je gobe un petit four au hasard d'un plateau et grimace en me rendant compte [un peu tard] que je viens d'avaler tout cru une pleine bouchée de mon pire ennemi : la mousse d'anchois à l'ail. J'inspecte les alentours et, le plus naturellement du monde, je vide le contenu de ma bouche dans le premier pot de fleurs qui me tombe sous la main.

Surgissant de nulle part, Calamity Jane me tend un verre de jus de pomme et me lance sans détour :

— Eh bien, j'ai appris que Kasparov et Marshall étaient venus vous rendre une petite visite de courtoisie ?

Le souvenir de ces traîtres venus me dépouiller de mes cookies et m'évincer poliment des recherches de Nelson Bamberg suffit à me rembrunir.

— Ôtez-moi d'un doute, vous n'allez pas vous aussi me demander de rester en dehors de cette affaire ? je grommelle en m'essuyant la bouche du dos de la main.

— Vous leur avez donné votre parole que vous ne vous mêleriez pas à tout ça ?

Chapitre 1

Je pousse un soupir exaspéré. Évidemment que j'ai promis ! Quel autre choix avais-je pour qu'ils me lâchent la grappe ?

— Et ces crétins ont été assez naïfs pour vous croire ?

J'esquisse un sourire en coin. Calamity Jane lit en moi comme dans un livre ouvert. Inutile d'essayer de lui servir un quelconque bobard, elle ne serait pas dupe.

Solennelle, elle pose un genou à terre et saisit ma main.

— Miss Melville, je ne vous demande qu'une seule chose : c'est de ne pas vous embarquer dans quelque chose de stupide, je veux dire, de *vraiment* stupide, sans m'en parler d'abord. Ne prenez pas de risques insensés, c'est compris ? Je serais plus qu'honorée de les prendre à votre place.

Je m'apprête à lui répondre quand un cri de rage détourne notre attention.

Le visage écarlate, Hanni arrache littéralement ses souliers avant de les jeter sans autre forme de procès dans un gigantesque saladier à punch.

— Hannibal ! s'étouffe ma mère, mortifiée par la honte.

Calamity Jane et moi échangeons un regard complice avant d'éclater de rire. Difficile de résister au spectacle de l'illustre général Barca, petit sauvageon aux pieds nus que rien ni personne ne semble pouvoir apprivoiser.

Ne l'entendant visiblement pas de cette oreille, ma mère l'attrape par le poignet et le traîne jusqu'à nous.

— *Ilona* ! s'exclame-t-elle. Surveille ton frère. Je vais chercher une paire de chaussures de rechange dans la voiture. J'espère pour vous ne pas rater le début de la cérémonie avec ces bêtises !

Mais malgré ce vœu pieux, les invités commencent à se regrouper autour de la scène installée au centre du cloître. Les lumières s'abaissent en un halo nébuleux. On devine l'ombre d'un homme qui s'avance avec majesté : Napoléon Bonaparte.

Le silence tombe comme par magie. De ses yeux bleus de givre, l'empereur envoûte la foule et l'on ne perçoit bientôt plus que le bruissement de l'eau et le chant des cigales.

— Il ne pouvait pas se débarrasser de ce chapeau ridicule, franchement ? me chuchote Calamity Jane.

Je souris, amusée. Il est vrai que le smoking et le bicorné en feutrine de Venise ne font à première vue pas bon ménage. Mais, venant d'une rebelle qui [même sous la torture] ne renoncerait ni à son chapeau de cow-boy ni à sa chemise à carreaux, la critique me paraît quelque peu culottée.

Sur scène, Napoléon s'éclaircit la voix.

— Mesdames, messieurs, je ne masquerai ni l'émotion ni la gratitude de vous voir si nombreuses et nombreux, réunis ce soir pour l'inauguration du muséum des Arts et des Civilisations du monde – Saison 1. Dans un instant, vous aurez la chance de déambuler dans différentes salles, à la rencontre des plus belles œuvres d'art jamais conçues. Mais avant cela, permettez-moi une petite métaphore. Eh oui ! Vous me connaissez, je ne résiste pas à un discours en bonne et due forme.

Il y a quelques rires complices dans le public. Calamity Jane grogne de plus belle.

— L'horloge la plus complexe a besoin de toutes ses pièces, même des plus infimes, pour que ses rouages

Chapitre 1

s’imbriquent à la perfection. Il en est de même pour ce muséum : il est un tout, et chaque fragment qui le constitue est indispensable à son existence. Néanmoins, aussi remarquable soit-il, tout mécanisme requiert une clé pour atteindre ce fragile équilibre. J’ai longtemps cherché cet élément, la colonne vertébrale qui saurait donner tout son sens et son harmonie à cet ensemble. Eh bien, mes chers amis, je l’ai trouvé. J’ai donc l’immense honneur, l’indescriptible privilège de vous dévoiler la clé de voûte du muséum des Arts et des Civilisations du monde...

D’un geste théâtral, Bonaparte tire sur un tissu de velours rouge et laisse apparaître une fresque de trois mètres de haut sur cinq de large.

— ... *Le Vieil Homme à la capucine* !

Dans le public, l’annonce d’un coup d’État n’aurait pas eu d’effet plus sidérant. À droite et à gauche, j’entends des murmures surpris, des cris d’hystérie, des sanglots incontrôlables, et je suis quasiment sûre de voir un monsieur s’évanouir quelques rangs devant moi.

Partout autour de nous, l’agitation est palpable. Même moi [qui n’y connais pourtant pas grand-chose à l’art], je comprends qu’avec ce tableau Bonaparte a frappé fort. Très fort.

Et pour cause, vous pouvez être le pire des cancre à l’école et vous désintéresser de l’art comme de votre première culotte, habiter un quartier huppé d’une grande capitale ou vivre loin de tout, au cœur de la jungle luxuriante ou sous le ciel étoilé d’une mer de sable, il est inconcevable que vous n’ayez jamais entendu parler du *Vieil Homme à la capucine*.

La légende qui entoure cette œuvre et son créateur, Léon Kamara, est digne des plus beaux contes de fées. On raconte que ce gamin des rues aurait un jour déniché un vieux manuel d'histoire de l'art dans un caniveau. Les œuvres d'art les plus illustres de l'Antiquité, du Moyen Âge, de la Renaissance et des Temps modernes y étaient savamment recensées. Pour le jeune Léon, c'est le choc, une révélation qui chamboule toute son existence.

Il commence à peindre, trempant ses doigts dans la boue et esquissant des formes sur les maisons en ruine, meurtries par le feu de la guerre. Léon imite les styles et les techniques répertoriés dans son manuel mais, au fil des ans, il forge son propre univers : unique, éclectique, révolutionnaire. Il se fait un nom et ne tarde pas à être adulé.

Les critiques d'art l'encensent, lui reconnaissant tantôt un talent brut et animal, tantôt un coup de pinceau à la limite du divin. Dix années de suite, il est nommé *artiste du millénaire* par le très soporifique [mais non moins sérieux] *MagArtZine*.

Léon Kamara achève son œuvre majeure, *Le Vieil Homme à la capucine*, la veille de sa mort. Beaucoup ont voulu y voir un signe, un complot, une fatalité, un hasard ou une malédiction. La suite des événements n'a fait qu'accroître encore la renommée de l'œuvre : sur le point de quitter l'atelier de Kamara pour être exposée au Musée royal du Landmark, la fresque a été ravagée par un dégât des eaux [une sombre histoire de voisinage impliquant une baignoire, un marteau-piqueur et un bricoleur manifestement assez maladroit]. C'est ainsi que le tableau le plus célèbre de la planète a dû subir dix ans de restauration acharnée pour « recouvrer son lustre originel ».

Chapitre 1

Sur cette fresque aux dimensions démesurées, l'ensemble des techniques, des matériaux et des courants qui ont fait les heures de gloire de l'art à travers les âges a été utilisé. Sur une couche de gouache et de peinture à l'huile se superposent des collages contemporains, des incrustations de verrerie et de terre cuite, de plâtre, de soieries, et même quelques éclats de marbre. Les couleurs primaires côtoient des dégradés aux nuances subtiles, les formes géométriques semblent répondre aux courbes gracieuses.

En collant son nez à la fresque, on ne distinguerait probablement qu'un méli-mélo de formes et de couleurs sans aucune logique apparente. Mais en prenant du recul, impossible de ne pas se laisser subjugué. Comme par magie, il s'en dégage une silhouette : celle d'un vieil homme, légèrement voûté, la main tendue, prêt à cueillir une délicate capucine.

Le Vieil Homme à la capucine est tout bonnement un hymne, une poésie, une fête. Avec ce chef-d'œuvre, Léon Kamara a réussi l'exploit de compiler le génie artistique de toute l'histoire de l'humanité. Tout comme Napoléon et son magistral muséum des Arts et des Civilisations du monde.

Face aux réactions du public, l'empereur ne boude d'ailleurs pas son plaisir. Il n'aurait pu rêver œuvre plus spectaculaire pour faire parler de lui.

Comme ensorcelée par le tableau de Kamara, je ne remarque d'abord pas Calamity Jane qui se penche à mon oreille :

— Quelqu'un peut me dire ce qu'on est censé voir exac...

Ilona Melville ET LES ZÉROS DE l'histoire

Elle est interrompue par un fracas de tous les diables. Sur scène, une déflagration projette Napoléon au sol. J'étouffe un hoquet ahuri et attrape instinctivement la petite main d'Hannibal.

Il y a une seconde de flottement avant qu'un véritable déferlement ne s'abatte sur le cloître. Les uns se ruent vers les sorties, les autres piétinent les malchanceux qui ont trébuché, d'autres encore enjambent la fontaine, manquant au passage de se noyer.

Pourtant, rien de tout cela ne saurait détourner mon regard de la scène.

À quelques mètres de moi, *Le Vieil Homme à la capucine* vient d'exploser en un feu d'artifice de milliers de confettis multicolores.